

DE QUELQUES FRAGMENTS PRESQUE INTROUVABLES SUR LES CONCEPTIONS ORGANISATIONNELLES SITUATIONNISTES...

PRÉAMBULE

Le CRQS (Centre de Recherche sur la Question Sociale) était l'une des associations de situationnistes, aujourd'hui disparue, qui, dans les années 70, a pris part à la fin de l'épopée de l'Internationale du même nom. Son originalité est d'avoir critiqué et commencé à dépasser, avec quelque succès, l'héritage avant-gardiste de l'Internationale situationniste, héritage figé en recueil de recettes d'organisation indépassables et à accepter sans discussion, par Debord et par Sanguinetti, dans les textes du Débat d'orientation des années 70. Dès les années 60, les situationnistes avaient entamé – ils n'étaient pas les seuls, même Arthur Koestler l'avait fait dans ses textes sur le Komintern – la critique de la forme d'activité aliénante qui prédominait alors du côté des « révolutionnaires » officiels, à savoir le militantisme des partis « révolutionnaires ». Ensuite, et particulièrement dans les années 70, les idéologues situationnistes en restèrent là, en règle générale, alors que des cercles libertaires, en particulier en Espagne, allaient plus loin et rejetaient jusqu'à la notion même d'organisation avant-gardiste, sans cesser d'être actifs pour autant et sans retomber dans la passivité des doctrinaires « révolutionnaires ». Au contraire. Les situationnistes, et leurs héritiers post-situationnistes, repoussaient certes le rôle de leaders et d'organiseurs des masses, propres aux partis classiques. Mais ils n'ont jamais renoncé, des plus idéologues aux plus activistes d'entre eux, à leur conception avant-gardiste, fruit de leur double dépendance envers le léninisme et le surréalisme, conception d'autant plus valorisée à leurs yeux qu'il leur arrivait aussi de prendre des initiatives intéressantes. Mais comme le disait Camatte, si mes souvenirs sont bons, à l'égard des « scandales » sur le terrain de la représentation culturelle tant prisés par l'IS, lorsque nous sommes actifs, nous simples mortels, nous n'en instruisons pas l'ensemble de la planète, sommée de prendre position à bref délai sur la qualité de l'incomparable activité, comme le font les situationnistes, à la suite des dadaïstes et des surréalistes. Incapables donc de pousser plus loin leur critique du militantisme, les héritiers de l'IS retombent, à intervalles plus ou moins réguliers, dans l'idéologie de la militance traditionnelle, sous des formes plus ou moins esthétisées et festives, alors qu'ils la dénoncent officiellement. Bien que l'époque des partis de masse appartienne au passé, ils rejouent parfois le même air mais sur le mode groupusculaire. D'où l'intérêt des textes du CRQS relatifs au mode d'organisation situationniste, aujourd'hui presque introuvables en français. C'est pourquoi j'ai traduit de l'anglais ces fragments, malheureusement incomplets, les coupures étant symbolisées par [...]. En tout cas, ils m'ont été utiles pour comprendre les particularités de l'avant-gardisme de l'une des associations à laquelle j'ai collaboré lors des émeutes de masse des prisonniers au cours des années 80. Là aussi, des initiatives très pertinentes, par la plume et par d'autres moyens beaucoup moins débonnaires, de la simple perturbation de colloques sur les prisons au sérieux blocage des voies de chemin de fer, provoquèrent des phénomènes d'autosatisfaction au sein de telles associations et réactivèrent les postures avant-gardistes les plus éculées de l'IS. Telles que la tendance à valoriser leurs propres activités comme le summum du réalisable, celui d'hier comme celui d'aujourd'hui, donc à en faire l'étalon de mesure indépassable pour juger celles d'autrui, en général dévalorisées, voire dénigrées ; telles que l'instrumentalisation des relations individuelles et collectives, le refus de reconnaître l'existence de contradictions et de positions individuelles au nom de la présumée « cohérence » globale, d'où l'autoritarisme, la hiérarchie, l'exclusion formelle ou la mise à l'index informelle sans discussion des individus rétifs, qui osent prendre quelque distance critique à l'égard de l'activité à laquelle ils participent. Chose qui apparaît comme outrage intolérable à l'image « d'excellence » que les post-situationnistes donnent d'eux-mêmes, etc. Le langage même y participe avec l'affirmation du « nous » face au « je » porteur de la moindre contradiction. Comme but en soi, le groupe ainsi constitué est placé au-dessus des individus, et devient quelque chose à préserver coûte que coûte. La mise en forme d'activités communes est figée et transformée en communauté fermée et aliénante, en d'autres termes en groupe central à partir duquel on distribue les certifications de radicalité, on juge et on condamne. Ce qui lui est particulier, en théorie comme en pratique, prend alors la forme de valeur générale, rien que ça, et doit être reconnu comme telle par les milieux révolutionnaires. Bref, dans la mesure où les mêmes phénomènes apparaissent encore, à des degrés divers, dans les milieux radicaux influencés, parfois à leur insu, par les traditions partitistes propres à l'IS, au fil des implosions et des reconstitutions, il n'est sans doute pas inutile de faire connaître ceux qui les ont déjà critiqués, même lorsqu'ils pêchent trop à mon goût par individualisme et restent encore prisonniers du langage de la défunte.

Tony,
An 1987

DE QUELQUES FRAGMENTS DU CRQS...

Le CRQS n'a jamais prétendu être la meilleure des organisations. C'était l'un des moments du processus d'implosion de la perspective générale de l'organisation révolutionnaire autonome (ou des organisations), dans laquelle je vois l'héritage du modèle léniniste de l'organisation, conception bourgeoise-bureaucratique de la lutte, développée par l'ensemble de la politique traditionnelle. On peut dire, en toute rigueur, que l'Internationale situationniste a tenté de redonner une signification révolutionnaire à ce modèle, reproduisant l'aventure du parti révolutionnaire, dans le sens de Lénine et de Lukacs, l'organisation étant défini ici comme la médiation détruisant tout ce qui la présuppose : le militantisme, la mission historique de guide de la classe, etc. L'originalité, mais en même temps toute l'ambiguïté de l'IS résidait dans sa formation en « parti inutile », inutile du point de vue de la conception traditionnelle du parti organisateur de la lutte de classe. C'était, dans le contexte de l'époque, quelque chose d'extrêmement ingénieux. Qui pouvait être rapproché, sur le terrain de l'organisation politique, des moyens utilisés par Dada sur le terrain de l'art. [...]

« Il est notoire que l'égalitarisme anarcho-situationniste a toujours refusé de reconnaître la véritable organisation hiérarchique avec laquelle il a fonctionné. Ce refus pratique, essentiel, a finalement réduit la théorie situationniste, sur la question de l'organisation révolutionnaire, à rien, au rôle de simple contre-idéologie opposée à l'organisation hiérarchique dominante. Plutôt partager l'illusion et le mensonge officiel de l'égalité que de subir la honte de son rejet. Et, pourtant, la possibilité d'anticiper les nouveaux problèmes alors qu'il était encore temps (chose impossible pour la vieille IS) dépendait de l'acceptation de ce rejet et des conclusions théoriques et pratiques qui en découlaient [...]. »

(Daniel Denevert : « Théorie de la misère, misère de la théorie »)

L'autonomie des individus était posée comme la condition fondamentale de l'autonomie de l'organisation révolutionnaire, contre-mesure visant à prohiber les habituelles relations des révolutionnaires dans les organisations classiques. C'est l'organisation, l'idéologie organisationnelle, arrivées à de tels degrés d'implosion qu'elles exigent l'autonomie de leurs membres. Officiellement, l'individu réclame son autonomie, mais, au fond, parce qu'elle est l'ultime besoin de l'ultime spectacle possible : le spectacle de la destruction du spectacle. C'est le dernier moyen grâce auquel on compte sauver cette idéologie bien qu'il en accélère la décomposition. C'est la dernière « ruse » de l'idéologie en matière d'organisation si bien représentée par le léninisme. On en arrive à demander que les membres soient autonomes, en d'autres termes que les individus soient capables d'agir sans être « membres » de l'organisation. Ce que l'on demande, à l'intérieur, aux membres, on le demande aussi, à l'extérieur, à la « classe prolétarienne ». À savoir, être active sans elle. L'organisation en question déclare qu'elle est inutile quoique, dans la plus grande confusion, elle continue à poser la question, jamais résolue, de sa relation avec la « classe », ce qui résume, de façon exemplaire, l'absurdité et la nullité du Débat d'orientation.

La contradiction que cache la notion d'autonomie est parfaitement rendue par l'expression caractéristique : « organisation autonome ». Elle est relative, à la fois, à l'autonomie des individus, c'est-à-dire à leur capacité d'agir de façon indépendante, les uns par rapport aux autres et par rapport à l'organisation, et à l'autonomie de l'organisation, c'est-à-dire à la dépendance d'individus médiatisés par l'organisation. L'idéologie organisationnelle, c'est la conception inversée de l'activité révolutionnaire. « Le principe d'organisation », ici, ne représente pas des accords déterminés pour effectuer des activités déterminées et il n'exprime pas le côté réellement organisable des activités individuelles, mais il en est l'inversion même : il est activité globalisante, « la véritable essence » des individus travaillant à constituer l'organisation. Il traduit ici l'inversion spectaculaire de l'activité des révolutionnaires et le besoin de conserver le spectacle. [...]

Autre notion caractéristique, celle « d'intérieur » et « d'extérieur » que l'on rencontre de façon systématique dans les groupes et dans les partis. Le seul fait que pareille distinction soit possible traduit bien l'étrange autonomie des individus « organisés ». En analysant l'individu banal, on peut être spontanément tenté de penser que, s'il possède quelque « extérieur », celui-ci commence avec l'autre, avec le monde objectif. Notion qui traduit la relation fondamentale, pour tel ou tel individu, entre sa propre activité et le monde, la relation entre sa propre subjectivité et le monde objectif. Avec l'individu « organisé » (en groupe, en couple, en bande, en parti, en communauté nationale...), la relation est différente : l'extériorité est repoussée à la frontière de l'organisation, en d'autres termes, l'organisation tend à devenir le seul individu réel, l'unique sujet historique au sein duquel les individus ne sont plus à la longue rien sinon – terme propre au langage des organisations, de la même veine que tous ceux qu'elles utilisent – des « membres ».

« Le besoin d'organisation constitue la première résignation majeure des individus, caractéristique du moment où l'activité des individus se sépare d'eux et leur fait face comme spectacle. Le CRQS considérait que l'autonomie des individus était quelque chose qui ne concernait pas les collectivités. À ma connaissance, le CRQS fut la seule tentative, dont je reconnais évidemment toutes les faiblesses, en y incluant la faible compréhension de sa propre entreprise, qui ne s'est pas contenté de refouler le problème, c'est-à-dire, dans le meilleur des cas, de laisser à l'avenir le soin de le trancher. »

(Daniel Denevert)

Nous avons « organisé » notre critique et notre refus de « l'organisation ». Nous avons conclu des accords, qui définissaient les règles de notre jeu, de façon que l'objectif ainsi défini ne puisse pas nous dominer comme logique autonome. Nous avons organisé des parties bien définies de nos capacités pour des activités volontairement modestes, non valorisables, des moments brisant avec la logique spectaculaire de l'organisation. Je considère que le CRQS a parfaitement réussi en partant de telles prémisses, d'autant que pour les individus qui le composaient, il ne constituait pas la référence centrale pour juger de leurs activités. [...] Ils étaient placés devant le résultat de leur propre activité ou inactivité et, à partir de là, ils ne pouvaient en référer qu'à eux-mêmes. C'est notre manière radicale d'aborder la question de l'autonomie : l'activité des individus ne relève pas de « l'organisation » et elle n'est prise en charge par aucune forme de raison collective, c'est-à-dire déformée et camouflée par telle ou telle forme spectaculaire. Il n'existe pas de forme d'organisation capable de garantir l'esprit révolutionnaire des individus. Leurs succès comme leurs erreurs dépendent d'eux-mêmes [...]

Aucune forme de collectivité ne devrait en arriver à juger et à orienter l'activité fondamentale des individus dans le but de les intégrer ou de les maintenir en son sein. C'est-à-dire à apprécier les résultats d'activités individuelles exclusivement sous l'angle de l'activité collective. Car il existe quelque chose de nécessairement « étranger » à la collectivité, c'est l'individu lui-même. Quand la raison collective arrive à dominer la raison individuelle, l'individu entre dans des relations de type spectaculaire. Tout a été dit sur le spectacle, sauf l'essentiel : la colonisation du point de vue de l'individu par celui de la collectivité. Ils sont inconciliables. L'un doit prendre le pas sur l'autre. Pour renverser la perspective dominante, qui voudrait que l'individu soit seulement parcelle de l'ensemble social, il est nécessaire de briser l'autorité des organisations existantes ou potentielles, de la famille à l'État, des sectes aux partis, pour que, à la longue, la sociabilité ne soit rien d'autre que l'une des propriétés des individus. On dit toujours que « l'essence » de l'homme est la sociabilité. Il est nécessaire, au contraire, de considérer plutôt que « l'essence » de la société est l'individualité.